

Claude Strauss-Vigée naquit le 3 janvier 1921 et s'éteignit le 2 octobre dernier. Cela fait néanmoins des années que nous le savions si las de vivre, ne pouvant plus lire ni écrire, veuf de son Évy éternelle et par manque de mots dans notre langue française je dirai, orphelin de son fils Daniel.

Ma première rencontre avec Claude Vigée date de 1982, à Paris, encouragé par le poète Pierre Emmanuel et par Robert Masson, directeur d'un hebdomadaire disparu depuis longtemps, *France Catholique*. 1982 fut l'époque de ses livres publiés par Bernard-Henri Lévy chez Grasset, *L'Extase et l'Errance* puis deux ans plus tard *Le Parfum et la cendre*. Il publia aussi chez Flammarion *La Pâque de la Parole*.

L'Alsace est, avec la terre d'Israël, l'une des deux sources, l'un des deux centres de l'œuvre de Vigée. Il n'est pas de livre de lui où l'Alsace et la source juive de son être ne sont pas présents, ne formant pas deux, mais une seule colonne vertébrale qui a un côté droit et un côté gauche et un seul cœur avec ses ventricules gauche et droit. Bischwiller et Jérusalem étaient d'une certaine façon inséparables pour lui. Il avait quitté la première puis, après la guerre, la Shoah, un exil de vingt ans aux États-Unis, il avait trouvé la seconde, mais jamais il n'oublia Bischwiller. Le poète fut porté toute sa vie par sa double allégeance. Dans *Un Panier de houblon*, son autobiographie, Bischwiller est omniprésente, comme le shtetl le fut pour les Juifs d'Europe de l'Est ou le mellah pour ceux originaires des pays musulmans.

Le nom de Vigée est enraciné doublement dans la langue française et dans celle de la Bible, où les prophètes portent presque toujours un nom qui prédestine pour ainsi dire leur parcours, même si, à proprement parler, il n'y a pas de prédestination pour les grandes figures spirituelles ou religieuses. Chacun sait qu'il y a dans la Torah, puis dans la Bible chrétienne des paroles foudroyantes, que l'on met sa vie entière à explorer. Nous trouvons au chapitre X verset 5 de l'Exode un bout de phrase qui mérite une attention très spéciale. À propos des sauterelles que Dieu va envoyer sur l'Égypte, il est écrit *eth yéther hafléta hanishérèt*, « elles anéantiront le reste des ressources ». Ces quatre mots hanteront le poète martyr Itzhak Katzenelson qui, réchappé du ghetto de Varsovie en 1943, fut transféré avec son dernier fils survivant, Zivi, au camp de Vittel, où les nazis firent miroiter aux internés qu'ils pourraient immigrer avec des visas. Le 29 avril 1944, ils furent finalement embarqués dans des wagons à bestiaux pour Auschwitz-Birkenau, où ils furent assassinés, certains parlèrent d'une révolte sur la rampe ou devant les chambres à gaz. Dans les mois ou l'année qui précéda sa mort, Katzenelson écrivit en yiddish *Le Chant du peuple juif assassiné*.

Le chant des Partisans du ghetto, durant la Shoah, reprenait comme un refrain ces trois mots *Mir zainen do*, « Nous sommes là ! », qui est en opposition radicale avec le *Dasein* heideggerien affirmant l'Être de l'étant dans toute sa supériorité sur tout le reste. Ils sont restés impassibles, et le philosophe et son concept devant l'anéantissement du peuple juif par la national-socialisme, c'est-à-dire la nazisme. Le *Dasein* germanique, heideggerien, a si souvent voulu annihiler ce *Mir zainen do* de la Yiddiskeit européenne autant que de la permanence juive à travers les âges, qu'il ne peut paraître que très suspect à nos regards

Ces dialogues ou commerces intérieurs, qu’a construit Claude Vigée depuis ses vingt ans jusqu’à ses quatre-vingt-dix ans, sont la marque d’un homme, d’un poète, pour lequel, si la parole est aussi « la maison de l’Être », pour parler comme Heidegger, elle est aussi la maison de l’Autre, de l’Être de l’autre, pour parler ici comme Levinas – sous les espèces d’un Être qui, dans son déploiement destinal, est loin de n’être que l’être – le *Sein* allemand – heideggerien. Vigée appréhende l’Être à l’intérieur de sa chair et non seulement à l’intérieur de son esprit, depuis l’engagement dans la Résistance puis la fuite par la mer pour survivre, enfin sa montée à Jérusalem à l’âge de quarante ans. Vigée a aussi une essence hébraïque tout à fait fondamentale, parallèle à son essence alsacienne... Il la trouve dans la parole de la Torah, de la Bible, dans cet *Ehyeh Asher Ehyeh* (Ex. 3, 13-15) par quoi Dieu se définit à Moïse et qu’il traduisait par : « Je serai celui que je me ferai être... », expression souvent rendue par : « Je serai celui que je serai. » Si loin d’un quelconque fanatisme religieux !

Dans *Danser vers l’abîme*, nous lisons une strophe qui dit « un-je-ne-sais-quoi ou un-presque-rien » ironique autant qu’intempestif – l’une des signatures du poète :

*À chaque jour suffit sa joie ;
quant au malheur, il joue
au ballon avec toi.¹*

Dans *L’Extase et l’errance*, composé voici trente ans – comme si c’était hier – il avait écrit : « D’une guerre à l’autre, d’errance en errance, chaque jour m’a talonné la peur affolante de ne pas tenir jusqu’à la fin. (...) Je réponds à la boue qui m’enlise par l’envol tourbillonnant jusqu’au foyer d’extase. »² Au fond du désespoir le plus sombre, Vigée habita une espérance poétique, mystique, de l’existence, qui ne se dépare pas du *feu d’un commencement futur...*

On peut dire que Claude Vigée symbolisa pour beaucoup de ceux qu’il toucha par son œuvre, la figure du dernier juif alsacien d’avant la Shoah et il en avait une conscience secrète. L’universalité alsacienne du chant vigéen est traversée par la langue, par le dialecte judéo-alsacien comme par le dialecte alsacien. Il a fallu des décennies d’exil pour que le poète conquière la liberté d’écrire sa première œuvre intégralement en judéo-alsacien. Dans un entretien saisissant de franchise, qu’il donna en juin 1986, Vigée évoque l’arrière-fond de son âme, de sa *néfesh* ou sa *néshama* dirait-on en hébreu. Il y énonce des vérités qui nous permettent de mieux comprendre toute son œuvre. « L’alsacien est une langue de mon pays profond, de l’“arrière-pays” comme dirait Yves Bonnefoy, mais c’est aussi la langue de mon père et de ma mère, de leurs parents, et des parents de leurs parents ; c’est dans cette langue que j’ai entendu le monde pour la première fois. »³

Dans le même dialogue, il fait une sorte de confession d’ordre linguistique : « Je suis dialectal de naissance, par héritage familial il y avait déjà des Juifs en Alsace à l’époque romaine –, et l’alsacien a été ma seule langue jusqu’à l’âge de six ans avec un peu de français, un français que l’on appelle encore en Alsace le

1 Paris : Parole et Silence, 2004, p. 75.

2 Paris : Grasset, « Figures », 1982, p. 205.

3 « La joie des langues », entretien avec Philippe Nadal, in *La Faille du regard*. Paris : Flammarion, 1987, p. 279-286. Les citations suivantes sont extraites du même livre.

“français du dimanche”. Mon cœur, mon âme, tout en moi se réjouit de parler le dialecte. Je n’ai pas conservé cette langue en moi, je l’ai développée : je n’ai jamais autant écrit en dialecte – des poèmes exclusivement – que ces cinq ou six dernières années. »

Il y a ici quelque chose de l’ordre d’une révélation du monde et d’une révélation au monde à travers la langue la plus intime, la langue principielle, la langue charnelle, eût dit Péguy. Puis, il y eut le français, l’allemand, l’anglais, enfin l’hébreu appris en Israël à partir de 1960, à quarante ans. Écoutons ce que Vigée nous dit de l’anglais : « Quand je suis arrivé en Amérique, à l’âge de vingt-et-un ans, devant survivre dans ce pays, j’ai appris l’anglais – un peu mieux qu’au collège.. Mais j’ai bien compris que la répudiation de mes racines linguistiques serait une forme d’assassinat de mon être profond. [...] J’ai donc appris l’anglais, j’ai enseigné en anglais, mais je n’ai jamais voulu créer dans cette langue – et surtout pas de poésie. »

C’est donc en 1960, que le poète se vit confier un poste à l’université hébraïque de Jérusalem, pour son grand bonheur. Il suivit alors ses premiers *oulpanim*, cours intensif d’hébreu moderne. Il a à ce propos, une remarque à la fois intéressante et troublante : « Mais enfin, l’hébreu m’a énormément servi. Après tout, l’alsacien n’était-il pas mon premier hébreu ? Ces langues sont des langues originelles. J’ai retrouvé dans l’hébreu – à l’âge mûr, dans un contexte incomparable – certains des éléments que j’avais devinés dans le dialecte alsacien. » Opposant l’alsacien et le judéo-alsacien, au français, il ajoute : « dans mon dialecte natal comme dans l’hébreu , je sens une langue qui n’a pas oublié la désignation muette des choses. »

Alors, s’est imposée à moi l’idée, pas si saugrenue finalement, que ce qui unit l’hébreu aux deux dialectes de l’enfance de Claude Vigée, est quelque chose de l’ordre de la danse, la danse avec tout ce qu’elle comporte de charge érotique, mystique, tellurique, chtonienne.

Dans la danse, il faut voir aussi la protestation existentielle contre la mort. À travers l’histoire, combien de témoignages nous sont parvenus, nous laissant ahuris, sans voix, marmoréens. Je ne prendrai qu’un unique exemple que Claude Vigée connaissait sans nul doute, même s’il n’a rien écrit sur ce livre de flammes, d’effrois et de cendres Il s’agit d’un extrait d’un imposant livre traduit du yiddish, *Célébrations dans la tourmente*, qui raconte quelques épisodes qui nous laissent tétanisés d’effroi, auxquels ont été confrontés à des juifs religieux dans les camps de concentration ou d’extermination nazis, souvent jusqu’à la mort. Un groupe d’étudiants de Yéshiva, centre d’études talmudiques de haut niveau, est condamné par un officier SS à la chambre à gaz un soir de *Simbat Torah*, la fête de Torah, qui suit immédiatement Kippour et la fête de *Souccot*, les Cabanes. Nous sommes le 9 ou le 10 octobre 1944, à Auschwitz. Arrivés devant la chambre à gaz, les étudiants refusèrent de se dévêtir et se mirent à danser comme des fous en l’honneur de *Simbat Torah*, qui signifie la joie de la Torah. Le SS, fou de rage, décida alors de faire mourir ces jeunes hommes par une mort lente et atroce. Il les fit donc enfermer dans un bâtiment à l’écart. Le lendemain matin, un officier supérieur passa devant le block, à la recherche d’hommes capables de creuser des tranchées. Il les emmena avec lui, et ils auraient tous survécu.

Est-ce cela que Vigée nomma « danser vers l’abîme » ? Au fond de sa lucidité impitoyable sur l’espèce humaine, son aspiration la plus haute fut pour la danse, pour le chant, pour le poème – pour la joie. Dans *L’Extase et l’errance*, nous lisons : « Chaque parole qui ne se commet pas en faveur de la vie est un mot de passe

dans le grand complot pour la mort. »⁴ Entre Vigée et Kafka, il y a un je ne sais quoi d'indicible par rapport à la langue, à l'exil, à l'enracinement. Kafka, comme Schulz et d'autres écrivains juifs tchèques, n'écrivaient pas en tchèque mais, comme chacun sait, en allemand.

« De toute évidence, je suis profondément attaché [...] à la juiverie d'Alsace ainsi qu'aux gentils bienveillants – « *bräfi goyem* » disait mon grand-père Léopold. », raconte-t-il toujours dans *L'Extase et l'errance*. Il continue son récit en évoquant deux moments importants. La veille de la Pâque, Pessah, le petit Claude apportait un « panier d'osier arrondi bien rempli de pains azymes » à ses voisins chrétiens. En retour, « le 24 décembre au soir, j'étais sous le sapin de Noël de nos voisins, les enfants du notaire Bohler. Nous n'en avions pas chez nous, bien sûr, l'arbre de Noël n'était pas de nature très "cachère". Ç'aurait été de l'idolâtrie aux yeux des juifs traditionnels d'Alsace. »⁵ Cette enfance alsacienne dans un milieu juif ouvert aux non-juifs a donné à Claude Vigée une ouverture indiscutable, son universalité.

Là où nous sommes parvenus dans notre déambulation ou notre pérégrination vigéenne, voici que s'impose à nous ce livre *Les orties noires*, de 1985, avec ce premier long poème écrit en judéo-alsacien, qui n'a pas laissé indifférent le philosophe Emmanuel Levinas. Premier étonnement pour l'ignorant que je suis, même si j'avais quelques doutes, ce dialecte, à la différence du yiddish, ne s'écrit pas du tout en caractères hébraïques, mais comme le judéo-espagnol, en caractères latins. Alors, tout ce lien de Vigée avec l'Alsace prend ici pour la première fois la forme d'un poème entier, avant qu'il ne l'incarne dans les deux gros tomes de ses mémoires alsaciens, *Un panier de boublon*.

À y regarder de près, tout ce lien pour complexe et tragique qu'il soit, n'a sans doute pas la charge de l'annihilation totale des populations des shtetl telle qu'Aharon Appelfeld, Élie Wiesel, parmi beaucoup d'autres, ont pu en rapporter dans leur œuvre incandescente. Rien de tel avec l'Alsace vigéenne, dont le souvenir est lui aussi déchiré, sa tragédie fut *autre*. Pas de shtetl, pas de ghetto en Alsace, les Juifs pouvaient encore se sauver, fuir, c'est là une différence incommensurable. Je dirai que le rapport de Vigée avec sa terre oscille entre le plein et le vide, le Tout et le Rien, que l'on retrouve dans la grande pensée chinoise du Yin et du Yang. L'oxymore, le paradoxe, ont forgé l'âme, le cœur, l'esprit, la langue du poète. Dans un dialogue phare avec Jean-Paul Klée, à Strasbourg, voici exactement cinquante ans cette année 2021, il parlait du « vide de Bischwiller », du « goût des ruines, de l'inquiétude ; du silence, si propre à l'âme juive. Ce détachement et cet attachement profonds face à la vie. » Avant d'ajouter : « Ici, je me serais peut-être enlisé dans la vase du Rhin. [...] ici, en Alsace, l'existence terrestre m'opprime parfois, car elle est trop près de moi. [...] Tout ce fardeau d'*Erlebnis* pèse sur moi, avec sa surcharge de peines, de deuils, de conflits familiaux, à jamais insolubles. »⁶ L'universalité de l'Alsace, c'est aussi « ce double héritage de joie et de souffrance. »

Quand je dis qu'il y a un paradoxe, non au sens d'une contradiction, dans l'évocation de l'Alsace par Vigée, cela est bien plus frappant encore chez les écrivains de la yiddishkeit, dans l'évocation du shtetl, souvent idéalisé. Mais, il existe une différence abyssale entre le monde des shtetl et celui de communautés juives

4 Paris : Grasset, 1982, p. 145.

5 *Op. cit.*, p. 137.

6 *Les orties noires*. Paris : Flammarion, 1984, pp. 93-94.

d'Alsace. Vigée, après la guerre, aimait passer des vacances en Alsace, avec ses amis, ses proches. Imagine-t-on Isaac Bashevis Singer, Aharon Appelfeld, Élie Wiesel, Paul Celan, revenir passer des vacances dans le monde disparu de leur enfance, eux dont les maisons avaient été pillées ou plus souvent occupées par leurs voisins chrétiens, « sans autre forme de procès » ? Combien peu d'entre eux furent peïnés, voire révoltés par la déportation de tous les juifs (certains bien sûr étaient entrés dans des groupes de résistance ou s'étaient cachés chez des chrétiens, qui risquaient leur vie à les abriter) ? Surtout, ces paysans ou petits commerçants polonais, hongrois, tchèques, baltes, roumains eurent peur que les juifs rentrent après la guerre récupérer leurs biens. Ils ne savaient pas encore que plus des trois-quarts des déportés étaient devenus cendres et poussière. En Alsace, la situation des survivants n'a rien eu de comparable. J'en veux pour preuve ce que Vigée dit en 1979, dans un dialogue avec Alfred Kern : « L'Alsace est d'abord le monde où j'ai vu le monde pour la première fois [...]. Si je reviens en Alsace tous les ans avec autant de plaisir, c'est chaque fois pour me sentir renaître. » Et il explique pour lui « l'importance de la perception, souligné [sic] la primauté de ce qui est vu, touché, entendu maintenant, sur les notions abstraites, intemporelles. »⁷ C'est dire combien Vigée était dans le monde de l'exégétique, de la poétique et de la poésie, de la mystique aussi, mais si peu dans celui de la philosophie, surtout de la philosophie allemande, où le poids du concept est écrasant.

Entrons au cœur du poème éponyme du livre, qui l'ouvre ainsi : *Les orties noires flambent dans le vent*, dont le sous-titre est *Un Requiem alsacien*. Non pas *Un Requiem juif*, comme on peut remarquer, mais bien alsacien, par-delà les oxymores, les paradoxes. Un Requiem à la façon de Breughel l'ancien, Bosch, de Villon aussi, mais surtout de Benjamin Fondane, auquel il emprunte l'exergue :

Quand vous foulerez ce bouquet d'orties
Qui avait été moi dans un autre siècle.

Fondane avait quitté sa Roumanie natale en 1923 pour devenir un poète et un intellectuel français. Mais il fut rattrapé par l'hitlérisme et la Shoah, fut arrêté avec sa sœur et refusa d'être libéré sans elle. Ils furent l'un et l'autre déportés dans le même convoi pour Auschwitz-Birkenau, où il fut assassiné entre le 2 et 3 octobre 1944 et sa sœur sans doute dès son arrivée. Ce chant funèbre, telle une prosopopée, narre l'histoire de tous ces juifs d'Alsace disparus durant la Shoah, dont il ne reste que ce poème contre l'oubli :

Au bout de quel pays vous êtes-vous perdus ?
De quel train de minuit êtes-vous descendus ?
Le quai de Nulle-Part fut votre terminus. [...]
Chers vieux enfants de Bischwiller,
à quoi donc sert-il de s'en faire ?
Voici venir l'orage,
déjà brille l'éclair...⁸

⁷ *Le parfum et la cendre, op. cit.*, p. 26.

⁸ *Les Orties noires*. Paris : Flammarion, 1984, p. 21.

Figure légendaire, Dame Marthe-au-Pilon symbolise ici tout le tragi-comique de cette liturgie. Elle est la figure même d'un peuple exterminé qui chanta dans le ghetto de Varsovie et ailleurs *Mir zainen do... nous sommes là*.

La voix du poète marche sur les cendres pour interroger encore et toujours :

- 204 -

Mais qu'est-il arrivé aux trois mille enfants juifs
que les gendarmes français, ces héros sans reproche,
ont empilé à l'aube en partance pour Auschwitz
dans les wagons à bestiaux plombés ?
Au mois d'août quarante-deux, en gare de Drancy,
Orphelins, affamés, misérables et nus,
Ils les ont entassés comme des morts-vivants
dans le fourgon qui roule au fond dans l'épouvante.⁹

Puis vers la fin de ce chant funèbre, Claude Vigée écrit encore :

Les sources ne cessent pas de bruir,
même dans la neige la plus épaisse,
enfouies sous les racines obscures des orties.¹⁰

Cette Cantate funèbre est une composition majeure dans toute la poésie judéo-alsacienne comme dans toute la poésie juive d'expression française. Mais qui le connaît en France et pire, qui le connaît et le lit en Alsace ? Puis, suivant les pas de notre poète, voici la partie « horizontale, narrative et réflexive du livre » qu'il a nommée « judan » par opposition à roman. Ce vocable « judan » forgé par lui, désigne le monde mental et géographique de la Judée, d'où est née « la parole qui surgit intacte et nue de mon présent sur cette terre »¹¹.

L'*Erlebnis* vigéenne, c'est-à-dire son « vécu », ses expériences de vie, m'ont permis de relire la conférence qu'Emmanuel Levinas, donna au colloque Vigée de Cerisy-La-Salle. D'emblée, son discours s'est ouvert sur *Les orties noires*, où Vigée nous communique cet *Erlebnis* dialectal qui le marqua toute sa vie. « Notre institutrice, Mme Zimmermann, [...] nous a annoncé, en dialecte, que maintenant nous allions enfin apprendre le français. On a ouvert le livre illustré où courait un joli lapin, et elle nous a dit : "E Lapin ész e Hààs", c'est ainsi que j'ai appris officiellement mon premier mot de français à l'école primaire, avec une trentaine de condisciples ébahis. »

Bischwiller était situé pratiquement dans une garenne. Derrière le cimetière chrétien s'étendait une belle forêt de pins où nous allions jouer tous les jeudis matin. Une foule de lapins couraient autour de la ville, dans le Ried très sablonneux. Voilà qu'on nous apprenait que le vrai nom de "Hààs" était "lapin"...

9 *Ibid.* pp. 27-28

10 *Ibid.*, p. 63.

11 *Ibid.*, p. 75.

Tout cela ne me semblait pas clair. Qu'est-ce que le "vrai nom" ? Y-a-t-il un "vrai nom" ?... Depuis toujours, nous savions le nom de cet animal-là qu'on voyait courir dans les champs... Voilà qu'il avait deux noms – donc aucun qui fût véridique, et qu'à son propos un doute surgissait sur tous les noms de personnes et de choses... »¹²

Dans sa conférence, Levinas analysa le chemin parcouru par le poète depuis son Alsace natale jusqu'à la terre d'Israël, pour énoncer sa part philosophique : « Méfiance du frileux envers un langage qui serait ouvert à tous les vents et où rien d'intraduisible n'adoucirait les souffles froids de l'esprit. Claude Vigée prend racine dans un monde sans dehors, dans une terre investie par le dire de la Bible, par la Torah – poésie, sainteté, prière, et amour du prochain, et partout, et toujours et déjà, exégèse, par cette langue qui dit plus que ce qu'elle dit. »¹³

Mais le philosophe, qui avait très probablement lu ou parcouru *Pâque de la parole*, paru en 1983, n'a-t-il pas été frappé par ce midrash alsacien dû à Claude Vigée, le midrash étant le commentaire juif traditionnel qui existe depuis l'époque du Talmud et permet aux maîtres et aux disciples des sages d'apporter un commentaire propre sur un texte ? Voici ce midrash du cru de notre poète judéo-alsacien :

Ainsi, à quelques lieues de la bourgade où je suis né, ce village de potiers en Alsace du nord, vers lequel je roulais en bicyclette, le dimanche parfois, à travers la forêt de hêtres pluvieuse : Soufflenheim, « la patrie de la rivière du souffle »... À partir d'une étymologie tout imaginaire, en jouant un peu sur le sens des mots, selon la bonne tradition des maîtres talmudiques, je puis donc inventer un *midrash* tout neuf : il m'a suffi d'évoquer le nom alémanique d'un hameau d'artisans obscurs aux confins de la Basse-Alsace. Et cela marche, comme par miracle ! [...]

Ce manteau de parole n'est-il pas aussi la tente où s'abrite la joie des amants, à l'heure rapide où l'on célèbre leurs noces, sous l'arche immense du ciel que dévore le vent ? [...]

« Soufflen
Heim... »¹⁴

Avec le Grand Prix national de la Poésie qui lui fut attribué le 16 décembre 2013 pour son œuvre poétique, c'est aussi la poésie judéo-alsacienne qui était à l'honneur. Malgré tant de prix reçus, ni la gloire éphémère des tapis rouges ni celle des tambours battants, n'ont attiré Claude Vigée, resté en retrait du tintamarre. Rappelons juste qu'il reçut le Goncourt de la poésie en 2008 et le Grand Prix de poésie de l'Académie Française.

Le poète et traducteur Henri Meschonnic, disparu en 2009, préfaça voici dix ans presque, Danser vers l'abîme. Ses premières lignes disent dans une langue de haut vol : « Claude, tu portes la prophétie et le serment d'Isaïe (49, 18) dans ton nom même, Vigée 'haï ani, "moi vivant", et c'est, pour moi, la parabole du rapport entre le poème vivant, le vivant du poème, et le texte biblique comme prophétie du langage et de tout

12 *Le Parfum et la cendre, op. cit.*, pp. 30-31.

13 Emmanuel Levinas « Enracinement ou fidélité : les quatre terres », in *La Terre et le souffle, op. cit.*, pp. 53-58.

14 *Pâque de la parole, op. cit.* p. 21-23.

ce qui est à faire exister et qui n'existe pas, dans les sociétés. C'est même, je dirais, l'éthique et la politique du poème. »¹⁵

Un pénultième mot. J'ai partagé avec Claude Vigée, le poète, l'homme, le juif, qui font tout un dans leur simplicité exemplaire comme dans leur force, sans faux semblants – contrairement à tant d'auteurs qui se prennent si vite pour des grands ! – la conviction que le destin juif est inséparable de celui de l'humanité. Je m'explique : la Passion ou l'épreuve continue du peuple juif (pour autant que l'on puisse parler d'un peuple au singulier), mais aussi sa rédemption future, sont et seront toujours comme le paradigme de la Passion et de la rédemption de l'humanité tout entière...

Pour Vigée il n'y a jamais eu d'un côté les juifs, de l'autre les Nations ou *goïm*, bien qu'il ait toujours su ce que les uns ou les autres avaient pu commettre à l'égard de son peuple. Au contraire, ils sont, juifs ou non-juifs, co-responsables, coresponsables les uns pour les autres et les uns des autres. Les exils, les tragédies juives jusqu'à la restauration d'un État d'Israël sur sa terre ancestrale, dans l'histoire affolante de ce XX^e siècle, parlent, par-delà la haine antisémite, au cœur secret des peuples.

Mais un poète s'écoute, se lit surtout dans le silence intérieur. Voilà donc une dernière strophe à méditer, à contempler. « Car c'est de l'homme qu'il s'agit » encore et toujours :

Demain tu graviras
Le mont du vivre inaccessible
Au profil acéré d'éclair
Taillé au cœur intact du domaine du père,
Là où est situé
Le vrai pays dont rêve la poussière du monde,
Des nébuleuses vertes où grondait la tendresse
Comme le chant secret du temps dans la rivière
Qui émergea première, - jadis mais pas encore -,
Du trou profond du crâne, du ventre originel.¹⁶

15 *Danser vers l'abîme*. Paris : Parole et Silence, 2004.

16 *L'homme naît grâce au cri. Poèmes choisis (1950-2012)*, édition d'Anne Mounic, Paris, Points, 2013, p. 196.